

LE FEUILLETON >>>> Histoire de France, par Jules Michelet (extraits)

Édition établie et présentée par Paule Petitier et Paul Viallaneix. © Éditions des Équateurs

XVII^e et XVIII^e
siècles

(10/12)

Le credo
du XVIII^e siècle

À la fin du tome XVI de l'Histoire de France, Michelet place, en contrepoint à l'histoire affligeante (à ses yeux) de la monarchie absolue au XVIII^e siècle, le tableau du développement de l'esprit humain à cette même époque. Il tire de la philosophie des Lumières une morale moderne (un « credo ») susceptible de fournir la base de la nouvelle religion laïque sur laquelle il voudrait que se fonde l'esprit républicain du XIX^e siècle.



laquelle l'Europe l'accueillait dans son œuvre mêlée, énorme et indigeste, de l'Encyclopédie. Rien ne donne aujourd'hui l'idée d'une telle chose. Tant de milliers de souscripteurs, pour un livre si lourd, si cher.

Chaque volume est reçu comme un événement, salué avec enthousiasme. Bonne nouvelle! l'année de Rosbach, le septième volume a paru. L'Europe en est charmée. Outre les articles éclatants de Voltaire, Diderot, beaucoup d'autres saisissent, commandent l'attention. De l'article *Genève* qu'a donné d'Alembert, une révolution va sortir, le grand schisme encyclopédique.

C'est un sot préjugé, malheureusement fort répandu, qu'avant cette réaction le siècle avait flotté, divagué de côté et d'autre. Erreur. Il a marché très droit.

Qu'on me laisse un moment remonter et marquer depuis 1720 quelle avait été cette voie.

Le point de départ est l'arrêt de Montesquieu (dans la 117^e des *Lettres persanes*) sur le catholicisme, « qui ne peut durer cinq cents ans ».

Il n'eut jamais d'éclipse plus forte que sous la Régence. On ne le combattit pas; on l'oublia.

Le jugement de Dieu, qu'il attestait toujours, avait deux fois prononcé contre lui. Vaincu deux fois, avec Philippe II, avec Louis XIV, il paraissait fini. Il était bien plus en lui-même, ayant dans l'*Unigenitus* condamné l'Évangile, et les propres mots de Jésus.

Montesquieu ne s'amuse pas à faire la petite guerre, noter tel scandale, tel abus. Il va à la vraie question: Si le catholicisme meurt, est-ce un effet de ses abus qui l'écartent de l'Évangile? ou l'effet naturel, nécessaire, du principe chrétien? – Quel est-il, ce principe, et quelle est sa portée?

Regardant l'avenir, dédaignant le présent et méprisant ce monde, condamnant toute occupation mondaine, maudissant la nature, il est essentiellement stérile et dépeupérateur (*Lettre 114*). – Il est le père des moines, mais il en est le fils, issu du monachisme oriental, si fort en Égypte, en Syrie, avant Jésus, plus fort dans la mort de l'Empire, ce grand tombeau des nations. Au monde défaillant qui n'agissait plus guère, qui n'espérait plus rien, il interdit l'espoir, défendit l'action.

Le premier mot qui part, en 1734, le premier cri, c'est: « l'action ».

Voltaire, dans ses *Lettres anglaises* et la lettre contre Pascal, dit la grande parole, le moderne Symbole: « *Le but de l'homme est l'action.* »

Nous avons vu Voltaire à ce très beau moment, qu'on pourrait dire son moment stoïcien, quand, pauvre, ruiné, au retour d'Angleterre, il est caché près Paris.

Aux jérémiades amères de Pascal sur les maux de l'homme, il répond noblement: « *L'homme est heureux... Je suis heureux.* »

Comment heureux? Par l'action.

L'action, but souverain de l'homme; avec ce mot il n'était plus besoin d'épigrammes, ni de petits combats. Cela renvoyait au néant les dogmes de l'inaction, de la contemplation stérile.

Le but, entendez-vous? ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas l'intérêt. (À vous! Helvétius, Holbach! À vous, les modernes écoles de la matière et du plaisir.)

Voltaire se croit sensualiste et disciple de Locke. Il ne l'est point au fond. Il se sépare très bien de lui et de tous ceux qui croient la morale variable, qui ne reconnaissent pas une règle identique d'action.

Il se moque de Locke qui, sur la foi de voyageurs suspects, a la crédulité d'admettre que les Mingréliens s'amuse à enterrer vifs leurs enfants. « *Mettons cela, dit-il, avec le perroquet qui tint au Père Maurice ces beaux discours en langue brésilienne, que Locke a la simplicité de redire.* »

Et il n'est pas moins ferme contre le fatalisme. Contre Wolf, contre Frédéric, il proclame la liberté de l'action.

« *La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.* » Plus on a la santé morale, plus on croit à la liberté. Le fataliste est un malade.

C'est un état artificiel, contre lequel protestent la conscience et la liberté intérieure.

Tout cela, beau en soi, l'est encore plus dans la situation. Il soutient cette thèse contre un homme qui va régner, le jeune prince de Prusse (1737-1738). Il tremble de le voir persister dans ce fatalisme qui endure le cœur. « *Au nom de l'humanité, daignez penser que l'homme est libre.* »

La morale héroïque se prouve par les actes et les œuvres, la liberté par l'énergie.

Frédéric, qui en fit un si terrible usage dans la guerre de Sept Ans, fut converti par la victoire. Déjà vieux, il avoue (1771, 16 septembre) que nos actes sont libres, et que Voltaire avait raison.

Mais il n'est pas moins beau de le sentir par les revers, par l'excès des malheurs. Le jeune et profond Vauvenargues, martyr de la cruelle retraite de Prague (1741), fut le témoin du nouveau dogme par sa vie et par ses écrits.

Voltaire, les recevant (1744), lui écrit: « *Beau génie, j'ai lu, j'ai admiré cette hauteur d'une grande âme... Si vous étiez né plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux. Mais, au moins, sur ma fin, vous m'affermissez...* »

À trente ans, le jeune homme avait

déjà passé par deux âges. Un de concentration stoïque, dans l'enivrement d'énergie où le jeta la lecture de Plutarque. Il se dépeint lui-même dans une lettre, comme il était alors: *stoïcien à lier*, désirant un malheur pour s'assurer de sa force intérieure. Plus réfléchi, il eut le second âge, celui de la force expansive qui dit: *À tout prix l'action*. Là il est justement l'opposé de Pascal et du christianisme, de la morale d'abstention. Il accepte hardiment toutes les conditions de la vie, les passions comme aiguillons puissants de notre force active.

D'autres aussi, non moins anti-chrétiens, admettent la passion, mais l'emploient au bonheur. Vauvenargues l'emploie, comme degré pour s'élever, un escalier qui monte à la grandeur, aux nobles résultats qui serviront le genre humain.

Cette forte pensée ayant rempli son âme, et devenant lui-même, donnait à sa personne modeste et réservée une autorité singulière. Le plus fougueux des hommes, Mirabeau (père de l'orateur), en écrivant à Vauvenargues (du même âge, ils ont vingt-deux ans), lui parle en fils plutôt qu'en frère. Il l'appelle: « *Mon maître.* » Ce qui surprend bien plus, c'est que dans ce monde futile de jeunes officiers dissipés et rieurs, nul n'ait ri de la vie recueillie, des mœurs graves et pures de ce singulier camarade. Devant son austérité douce, ils ne sentaient que du respect.

Écoutons-le: « *Blâmer l'activité, c'est blâmer la nature. Le présent nous échappe, nos pensées sont mortelles. Nous ne saurions les retenir. Si notre âme n'était secourue par cette activité infatigable qui répare les écoulements de notre esprit, nous ne durerions qu'un instant. Il faut marcher, suivre le mouvement universel. Nous ne pouvons retenir le présent que par une action qui sort du présent... l'activité qui détruit le présent, le rappelle et le reproduit* » (II, 94, éd. 1757).

Et ailleurs ce mot si fécond: « *Agir n'est autre chose que produire. Qui condamne l'activité, condamne la fécondité. Chaque action est un nouvel être qui commence ce qui n'était pas.* »

DEMAIN: Turgot

SUR LA CROIX.COM
Retrouvez les précédents épisodes du feuilleton de l'été

